

Concerts-Poulet

Samedi 25 février. — La longue notice qu'on distribuait à l'entrée de la salle renseigne sur les intentions et démonte, morceau par morceau, la *Hot-Symphonie* de M. Robert Bergmann : il s'agit de célébrer l'art du Nouveau-Monde, des hallucinations de génial Edgar Poe aux fantasmagories d'un Walt Disney, des cocasseries de l'inclassable Mark Twain à l'humour au fer rouge du Charlie Chaplin des *Temps Modernes*, des mystères des Negro Spirituals aux orgies rythmiques du Hot, sans oublier la poésie contemporaine des *Nets to catch the Wind* (Filets pour capter le vent). Ainsi nous voilà, pour l'inspiration seule, abondamment renseignés. Il s'agit d'une autre *Symphonie du Nouveau-Monde*, sans rapport cependant avec celle de Dvorak. Si l'ensemble est très littéraire, comme l'on voit, la pensée est généreuse et il faut y applaudir. Quant à l'œuvre même, elle témoigne d'un modernisme et d'une ardeur qui font honneur à l'auteur ; la Marche Funèbre en particulier est d'une vigoureuse expression, puissamment scandée par le piano. Cependant, tout cela est bien intellectuel, je n'ose dire bien fabriqué, et l'on y sent plus l'application de l'esprit que l'élan irrésistible du tempérament. Honegger certes s'en fût tiré autrement. Quoi qu'il en soit, l'effort compte ici, et c'est déjà beaucoup.

M^{me} Suzanne Stappen avait auparavant chanté avec un art délicat, quoique d'un timbre un peu sourd, les *Histoires Naturelles* de Ravel, finement orchestrées par M. Manuel Rosenthal. M^{me} Maria Chasin joua le *Concerto* de Brahms pour piano, dont on sait le mortel ennui. Elle y montra du courage, et un certain bonheur. Je doute cependant qu'on lui ait imposé ce morceau ; quel aride pensum si oui, ou alors... La technique est belle, et experte bien qu'un peu froide.

Michel-Léon HIRSCH.

CONCERTS DIVERS

Société Nationale de Musique (22 février). — Concert d'échange avec la Sociedad Nacional de Musica de Buenos-Ayres. Le programme est consacré à la musique Argentine. On en sait le charme facile mais prenant. Qu'il s'agisse de sonates, de trios, de mélodies, l'inspiration et même la facture restent incoerciblement régionales, comme populaires. De la passion à l'état brut, des bruissements de foules, des danses, de la gaieté et jusque de la malice, il semble que l'artiste soit totalement insoucieux de se dégager du milieu où il baigne. Tant mieux, car il nous touche et nous conquiert plus sûrement ainsi.

Je le répète, le voyage a été plein de charme, sinon d'imprévu. D'abord un véhément *Trio en la mineur* d'A. Williams, emporté d'une frénésie toute sensuelle et remarquablement joué par Hugo Balzo (piano), Carlos Pessina (violon), Jean Reculard (violoncelle) ; puis un bouquet de mélodies brèves, au parfum essentiel et sauvage, d'Ana Carrigue, sur des paroles d'Alfredo R. Bufano, chantées d'une voie expressive et timbrée par la très gracieuse Cristina Maristany qu'accompagnait l'infatigable et vélocé Hugo Balzo ; puis une ample et riche *Sonatine* de Jose Andre, merveilleusement nuancée au clavier toujours par Hugo Balzo, faite de trois mouvements traités en un style net et chaud : *Animado*, *Tema Variado*, *Rondo à la Weber*.

Voici de nouveau Cristino Maristany — personne ne s'en plaint — qui nous dit cette fois six chansons en style populaire de Carlos Lopez Buchardo, un des plus beaux moments de la soirée par la force de l'accent lyrique, par le pittoresque et la précision prodigue du trait. Suit une *Sonate en ré mineur* pour violon (Carlos Pessina) et piano (Hugo Balzo) de Floro M. Ugarte, abondante en beautés mais d'une inspiration plus conventionnelle.

Enfin pour démontrer qu'il n'est point de limites à la vaillance, Hugo Balzo termine par trois *Danses Argentines* de Ginastera d'un éclat, d'un dynamisme, d'une frénésie rythmique étourdissants.

Roger VINTEUIL.

Le Triton (20 février). — Deux premières auditions présentées par le Trio d'Anches de Paris, intéressantes du point de vue de la forme seulement : M. Henry Barraud écrit habilement et avec esprit, mais il est de lui un *Poème* dont nous n'avons pas oublié l'âpre ardeur et le sincère accent, et qui nous rend à son égard difficile : ici, un premier mouvement, jeux amusants évoquant la couleur d'une fête foraine, où passent d'humoristiques soupirs de basson ; le second est fort calme, plus abstrait, parfois languissant ; le troisième, capricieux, bondissant conclut cette œuvre souriante et que l'auteur a certes voulue telle, sans méditer de grand dessein.

Quant à la pièce de M. Henri Martelli, son ensemble fait songer qu'il s'agit là d'un exercice formel plus profitable à son auteur qu'à l'auditeur ; les trois parties, n'offrent guère que des combinaisons de phrases de rythmes et de timbres où personne ne peut raisonnablement accrocher une partie de soi-même ; pur plaisir de l'intelligence, mais la musique en offre d'autres, et de supérieurs à celui-là.

La *Suite pour deux pianos* de M. Édouard Staempfli est bien décevante : que penser d'un auteur qui n'aurait emprunté à Stravinsky ou à Bartok que le goût forcené de la percussion ? Il n'est guère autre chose dans ce morceau, sauf dans le second mouvement peut-être où l'introduction et la conclusion rappellent *le Petit Berger* de Debussy. Il est évident que M. Staempfli a visé à envoûter par la persistance d'un rythme, procédé connu, qui ne suffit pas à faire une œuvre ; l'effet est manqué. En dépit d'un incontestable talent, maintes fois éprouvé d'ailleurs, M^{lles} Ina Marika et Jacqueline Blancquart ne purent emporter la décision. Elles se retrouvèrent encore dans *Scaramouche* de M. Darius Milhaud : grâce facile et pétulante, parfois cocasse, toujours avec cette nonchalance scripturale qui résout en passant les problèmes harmoniques les plus difficiles.

Mais il sera aisé de nous croire quand nous dirons que les deux pièces qui encadraient le concert furent les plus belles, les plus intensément musicales : il s'agit du *Quatuor* de M. Marcel Delannoy, si riche de pensée et de fièvre, et du *Quintette*, le second, de Fauré, que l'ensemble Calvet porta aux nues.

Michel-Léon HIRSCH.

Récital Jean Fournier (24 février). — Voici un concert modèle, avec un programme harmonieux, médité, parfaitement au point et ne concédant rien aux déplorables jactances de la bravoure. De la musique, rien que de la musique — et de la plus belle — d'un bout à l'autre. Conférant au reste d'inébranlables assises, le *Concerto en mi majeur* de Bach ouvre la séance. Un très bon orchestre de chambre, fait d'éléments jeunes et attentifs, accompagne Jean Fournier dont vous savez le son juste, plein et pur, le jeu sensible mais vigoureux. Nous retrouvons ces belles qualités dans l'admirable *Concerto en la majeur* de Mozart, qu'accompagnent également les jeunes instrumentistes de Charles Bartsch. Ces rives heureuses perdues de vue, nous embarquons sur la forte houle de la *Sonate n° 2* de Roussel, aux voix impérieuses et comme déprises de tout ce qui n'est pas volonté. Le violon de Jean Fournier bénéficie en la personne primaverile d'Hélène Boschi, d'une pianiste égale aux terribles difficultés du texte et qui martèle de splendides accords.

Puis nous changerons totalement de climat, avec la délicate et originale *Sonatine* de Jean Rivier pour violon et violoncelle, union souvent sévère mais qui, ici, s'avive de toutes les grâces ondoyantes et nuancées de cette œuvre aux courbes exquises. Pierre Fournier, dont le talent de violoncelliste n'est plus à dire, concertait avec Jean Fournier, assurant à cette sonatine une exécution dont l'auteur ne peut que s'être déclaré satisfait. Pour terminer, Jean Fournier, accompagné par Hélène Boschi, joue *Nigun* d'Ernest Bloch, *Étude en tierce* de Scriabine (arrangement Szigeti), *La plus que lente* (Debussy), *Mouvement perpétuel* de Ries.

Roger VINTEUIL.